



## Autour de l'oiseau-fauve-vautour

par Angèle Paoli (Site: <http://terresdefemmes.blogs.com>)

Naxios. De Naxos, qui inspire à Françoise Clédat le titre de son récit poétique *EtnaXios*, l'auteure ne garde que le souvenir de la disparition d'Empédocle. Naxos, Naxos en Sicile, lieu de la chute autolytique du poète présocratique, dans la bouche de l'Etna, en 424 avant notre ère. "Empédocle a exactement soixante ans quand il se précipite dans la bouche de l'Etna". Des poèmes d'Empédocle, parvenus à l'enfant, il ne reste que quelques bribes, fragments numérotés des Purifications :

148. *Enveloppe mortelle, terre.*

149. *Air, rassembleur de nuages.*

152. *Vieillesse du jour.*

153. *Baubô.*

Au cœur de cet ouvrage de Françoise Clédat le thème/thrène de la disparition. Celle du père, porteuse de toutes les disparitions à venir, annoncée dès l'exergue signé Rémy T: *Enfant, j'ai beaucoup cherché mon père...* À l'origine d'*EtnaXios*, la disparition du père. Le père absent va mourir sans avoir parlé à l'enfant. Chercher à reconstituer l'histoire mutique du père, c'est, paradoxalement, rendre possible la parole. La parole même (1) et (2), celle dans laquelle viennent s'insérer les récits de la *femme oiseau* (*figures de la dis/parution 1*) et de la *femme sans tête* (*figures de la dis/parution 2*).

Le reproche que l'enfant adresse à son père, *Tu vas mourir / Nous n'aurons pas parlé*, qui ouvre le prologue et le scande, puis se prolonge à travers le récit, évolue vers l'amenuisement final – *Tu vas / Nous n'aurons* – sur lequel il se clôt.

De ce père absent, l'enfant cherche à reconstruire le passé. De la dis/parution à la dis/parution – (de l'un vers l'autre visage tendu / la parution se retourne en dis/parution/ la biographie en autobiographie) –, les souvenirs, photos de familles et de couples – *Joseph Grampa Phot* –, récits et chronologies des temps de guerre, structurent la remontée dans le temps du récit-poème d'*EtnaXios*. Kasimir Malevitch au Salon des Indépendants, printemps 1914; dernier discours de Jaurès, 25 juillet 1914; *développement sans précédent du rôle de l'artillerie dans les combats*, automne/hiver 1914. Les événements s'assemblent, sous l'entêtant *jeu de langue de l'enfant* qui tente de saisir *À partir de quoi le temps s'articule. Non charnière d'un avant et d'un après. Mais déploiement d'un futur voué à n'être que du passé / Sur quoi on se retourne*. De même la recherche d'images fondatrices permet-elle à l'enfant le passage de la dis/parution à la dis/parution. Moineau pendu et grenouilles, cadavres, qui font l'objet d'une première mise en scène confidentielle. *Oiseaux décapités* que l'enfant retrouve plus tard dans la *série des femmes décapitées qui hantent l'œuvre de Max Ernst*. Ainsi le roman-collage de Ernst, *La Femme 100 têtes*, devient-il la *Femme sans tête* (*Baubô*) dans *EtnaXios*. Et le poème d'Eluard, *La Parole*, écrit au retour des tranchées, s'inscrit-il pour l'enfant dans la *série fondatrice*: *Vieillard = femme sans tête = femme oiseau = la parole même*.

Sous-titré (*figures de la dis/parution 2*), le chapitre IV d'*EtnaXios* est celui de la chute annoncée dès le prologue. Liée à la voix, au chant, au poème, au lai inventé pour le père,



au chant de Laurie Anderson pour William S. Burroughs, aux Volcano Songs de Meredith Monk, la chute obsède l'enfant d'*EtnaXios*: *Chute du corps du poème*, (*Chute dans le chant de la voix non exercée pour le chant*), chute d'Empédocle qui *prend congé de ses enfants* en se précipitant dans le cratère du volcan, chute de l'oiseau. Et *juste avant la chute, dans le dépliement des ailes entendre se déplier le nom Vautour*.

Rêves enfantins, collages et inventions, découpages audacieux, associations d'images et de mots, glissements imperceptibles – de la conversation à la conservation, des vocalises au volcanisme, de la transe à l'*ou*-trance – et jeux de langage (dont, en premier lieu, l'anacyclique *EtnaXios/soiXante*), le récit-poème d'*EtnaXios*, joue sur la réversibilité. *Réversibilité de l'ignorance* qui inspire à l'enfant ces mots: *toi, ignorant du futur où tu ne seras pas qui est mon présent sur le point de passer, moi, ignorante du passé qui est ton présent où je ne fus pas*, réversibilité du sexe – *De féminine et maternelle qu'elle était, la légende du vautour se retourne en masculin et paternel*. À l'inversion du temps – enfance et vieillesse, visages et masques – s'ajoute l'inversion image/langage: *esilaérevêresilaéregamilesilaérevêrel* (le rêve réalise l'image réalise le rêve) ou *vice versa je rêve*. Histoire et préhistoire – aller vers l'une ou vers l'autre – relèvent de la même expérience. Ce qui a été perdu annonce un futur périssable et l'avenir sera perdu à son tour dans le même mouvement de relecture du temps. *Rêver sa préhistoire/comme fin de sa propre histoire/telle qu'elle ne manquera pas de se réaliser*.

Enfance et vieillesse se rejoignent sous le même masque obsédant-hideux et les mots s'agglutinent dans leur insoumission pour former une nouvelle chaîne de caractères.

*La peau se désolidarise  
superflueboursonflasquefanonne  
doublementonpendilleplisse  
hercyneprofonde  
s'entrefriperavinedevantderrièrenuquecolentrecolnévénaevus  
nielleusenielleure...*

L'intermède du *Lai de peau* se termine en aparté sur un aphorisme curieux: (*La vieillesse est une animale étranglée qui s'insoumet à l'étranglement*).

À ce constat il convient de céder. *Céder à l'instance obscure qui lie grenouilles mortes et oiseaux décapités à la figure de celle qui, portant sa propre mort en elle, met ce qui lui reste de force à la représenter*.

Récit-poème de l'effacement, *EtnaXios* est un récit-poème du provisoire. Le temps d'une relecture du temps, l'écriture rend possible juxtaposition des contraires, assemblages et réversibilités. *Provisoirement* réconciliée avec *sa nature animale*, la femme-oiseau-fauve-vautour peut revêtir *le masque du poète*. Et sous le masque du fauve-vautour dire l'impossible. *La chose du risque*.

*Provisoirement.*





## Poésie en devenir

par Sahtki (Site : <http://www.zazieweb.fr>)

L'avant-propos donne le ton. Et l'envie. La constatation qu'à un certain âge de la vie, *la novation n'a plus pour alliée (ou leurre) la découverte d'expériences vitales inédites dont elle sait, selon les risques pris ou refusés, avoir épuisé le lot.* (page 7)

Ce constat me plaît, notamment parce qu'il ne rime pas uniquement avec résignation, mais aussi avec lucidité, réalisme, et qu'il ouvre les portes d'un nouvel espoir, celui de l'apprentissage *du vieillissement et de la mortalité comme mode privilégié d'approche vers un inconnaissable.*

Cet apprentissage passe entre autres par le dire mais aussi l'écrire. L'écriture qui ne peut se faire qu'à partir et à travers soi, qui soulève des limites qu'on affronte, qu'on dépasse ou dont on s'imprègne. Une confrontation qui offre une nouvelle possibilité de connaissance de soi, la mémoire se fait autre et de ce constat, craintif ou non, du vieillissement présent ou à venir, naît dès lors la volonté d'une construction nouvelle, celle d'un inconnu en devenir. Le récit d'une mort est d'abord source de vie, celle qui jaillit sous la plume, celle qui réside dans ces mots pour dire le grand départ.

Parallèlement et complémentaiement à ce travail de recherche de soi, en soi, se dresse également toute la difficulté d'un travail d'introspection à travers l'autre, le personnage du père en l'occurrence chez Françoise Clédat.

*Car donner la parole au père ne se peut que par la prise de parole de l'enfant.* (page 9)

Un enfant qui cherche à comprendre, qui reproche, questionne et s'interroge. Il existe un fragment commun, tant chez le père que chez l'enfant, c'est celui de cette mort à venir, encore elle, et chercher à l'identifier, à la nommer, c'est quelque part créer un attachement qui lui survivra.

*Une sonorité hante  
Une sonorité sur soi tourne et redouble  
Double et retourne  
N'articule jamais que son redoublé mutisme*

C'est dans la mort du père que l'enfant fera naître sa source d'écriture. La mort donne la vie qui à son tour engendrera la mort... Cette alternance permanente rythme *EtnaXios* du début à la fin, que ce soit à travers des histoires, des images ou des mots qui se croisent.

*(Donner voix à l'os  
Donner voix à la pierre  
Donner matière  
Donner  
Pour rendre – ou prendre)*

Poème en souffle coupé, en désagrégation-construction, poème passé ou en devenir, c'est une entreprise riche et complexe qui s'esquisse sous nos yeux. Des yeux ébahis par l'inventivité de Françoise Clédat et son amour du langage. Un langage qu'elle tord et triture à foison pour en extraire l'essentielle essence..



## *EtnaXios*

par Florence Trocmé (Site : [Poezibao.typepad.com](http://Poezibao.typepad.com))

Un titre étrange, dont le sens ne s'éclaire pas tout de suite même si on y lit d'emblée le mot Etna, un feuilletage qui révèle des textes de formes différentes, poèmes, blocs de prose, romain, italique, dispositions variées..., une table des matières qui laisse supposer une construction très élaborée : voici les quelques éléments dont dispose le lecteur à l'orée de cette lecture. Saisissante lecture par tous les chemins qu'elle ouvre, les aperçus qu'elle dresse et cet entremêlement intime, brin à brin, de l'histoire d'un tableau, un collage de Max Ernst (avec poème lié d'Éluard) et celle du père de l'auteur, qui est sur le point de mourir et avec lequel elle n'aura pas réussi à parler, jamais. Manque fondateur pour le livre et pour ses interrogations ?

EtnaXios s'ouvre par un avant-propos qui à lui seul mériterait une analyse approfondie tant ces quatre pages sont denses : il s'agit ici de réfléchir sur la vieillesse, le vieillissement mais en les considérant comme "mode privilégié d'approche vers un inconnu", ce qui constitue, déjà en soi, un formidable projet, dans un temps où tant d'écrivains dépeignent la fin de vie d'un père ou d'une mère en peignant uniquement une insupportable déchéance ! Très vite un mot clé, l'anachronie (on ne sera pas étonné de retrouver, tout à la fin du livre, la présence de George Didi-Huberman). Ce temps du vieillissement, le sien cette fois, serait en effet pour l'auteur le temps d'expérimenter tous les déplacements à l'intérieur de "ce lieu paradoxal" qu'est un livre "contraint par la succession chronologique et spatiale" de ses pages. Cadre obligé mais aussi bien rigide pour la tentative ici menée d'une "superposition des réceptacles de l'expérience" (en découleront la construction très sophistiquée du livre et les références aux collages de Max Ernst et aux techniques de composition musicale – remix et polyphonies). Il s'agit, au chevet réel ou imaginé du père, d'explorer ce "feuilletage de mémoires" accumulées dans le corps au moyen de l'écriture qui va "détecter ou créer des liens", "rapprocher ce qui est distant" en des pages affranchies de la contrainte de la succession historique et où se multiplient les approches : ébauches, fragments d'histoires, ou d'images. Tout cela enraciné, ce qui le rend infiniment humain, dans la mort du père : "la mort d'un père dans le père et l'enfant fonde l'écriture, ou la féconde. Il s'agit d'une naissance" et "les rêves du père et de l'enfant parfois se confondent, rencontrent par les ressources convoquées de la mémoire, de l'art et de la lecture".

S'ensuit un parcours qui a quelque chose d'un rêve en ce qu'il suit précisément le chemin de ces associations suscitées par la mémoire personnelle, celle de l'enfance en particulier, rendue ici d'une façon très forte, très prenante mais aussi la mémoire des images et des mots accumulés en chacun. Avec en position-clé, la scrutation de "La Parole" d'Éluard et du tableau qui lui a été associé par les artistes eux-mêmes, "La Parole ou femme-oiseau" de Max Ernst. Travail de collage, de fragments divers, ce tableau, Ernst et Éluard, l'histoire du père mais aussi du grand-père, une photo. Emmêlement intime, tressage plutôt donc de l'histoire individuelle, de la généalogie et de l'Histoire, lignée et appartenances, à une époque, à un pays, à une civilisation. Inscription et construction par souvenirs, généalogie, évocations de faits historiques. Et cette expression très intéressante (p. 43) : "l'enfant au futur qui te regarde", effet de rétrospective, l'écriture permettant de se déplacer sur le curseur du temps, effet de résurrection partielle devant la destruction annoncée, la disparition. L'ancrage et le rôle de "l'enfant au futur", l'écrivain qui peut rassembler ces matériaux, leur donner forme et sens par le collage. Ne s'agit-il pas ici de faire œuvre de recollement (au sens ancien, fait de rejoindre, pour faire cicatriser) et de récolement (cette dernière opération ayant l'avantage d'inventorier ici des matériaux d'origine très diverse) ?



Beaucoup d'effets de superpositions, de glissements d'images les unes sur les autres : l'enfant (cette formulation recouvre aussi bien l'enfant évoqué que la femme au présent dans son esprit d'enfant) regarde dans une monographie de Malevitch deux reproductions, *La Tête de paysanne* et le *Portrait d'Ivan K* et les identifie au couple de ses grands parents dont elle a longuement contemplé une photographie. Appartenance large, au-delà du cercle personnel, égotiste, généalogique : "l'étrange certitude de la ressemblance". Ce livre est aussi une très belle méditation sur le temps, le temps personnel avec le vieillissement sans étroitesse biographique et le temps collectif.

Autre exemple de ce jeu très complexe des images en fondus enchaînés, en fusions, le passage du tableau d'Ernst "A l'intérieur de la vue, l'œuf" daté de 1929 à la rencontre de l'auteur avec son image dans le miroir. Superpositions des tableaux, des photos, des images, des scènes de rêve, méditation sur l'image et le temps des images. Double jeu autour d'un je, le je dans le temps, depuis l'enfance jusqu'à *EtnaXios* (soixante inversé), identification à un présent assigné, l'enfant dans la femme d'aujourd'hui et le futur de l'enfant dans sa tête et jeu des représentations, celles de l'auteur, mais aussi celles de sa généalogie propre comme celles de sa généalogie rêvée (Ernst, Malévitch et nombre d'auteurs, peintres et écrivains). Dialogue incessant des temporalités et des représentations, comme sait le faire le rêve, si apte à "faire paraître le disparu" (p. 55).

Tout ces éléments sont organisés, tenus par une construction complexe, en miroir :

I. Prologue, II. La parole même (1), III. Femme oiseau (figure de la dis/parution 1), IV. Femme sans tête (figure de la dis/parution, 2), V. La parole même (2).

Ce livre parvient à donner une sensation très étonnante, étrange du temps (séquence des boîtes, les pyxides, où l'enfant conserve de "petits cadavres"). La femme-oiseau suscite une réflexion terrible sur ce qui advient au visage dans le vieillissement "se défaire pour les traits du visage n'est pas seulement s'effacer. Car s'aggraver. S'outrer" (p. 66). Il y a comme chez certains des peintres invoqués une recombinaison par superposition d'images, cadavre d'oiseau et de jeune soldat mort (passe de surcroît l'ombre du dormeur du val), une combinatoire d'éléments hétérogènes comme dans les collages de Max Ernst et son roman-collage *Perturbation ma sœur la femme 100 têtes*. Au cœur du livre, comme à la charnière de la construction en miroir, évocations des rituels et des rêves de l'enfance "une stupeur plus grande, définitive". Il s'agit, dit-elle, d'atteindre la région de l'*inarticulation* "pratiquer la langue d'inarticulation était le désir rêvé de l'enfant. Son rêve de poème" (80)

On l'aura compris, il s'agit là d'une œuvre complexe, dont une ou deux lectures n'épuisent pas le sens. Un très beau livre qui conforte dans l'idée donnée par son très beau *Gai Nocker* que Françoise Clédat est un écrivain à suivre avec beaucoup d'attention.

